
SE TAIRE ET FAIRE

ÉLOGE

DE

MICHEL DE MONTAIGNE.





ÉLOGE

DE

MICHEL DE MONTAIGNE.

DISCOURS

Qui a obtenu une mention honorable au jugement de la Classe de la Langue et de la Littérature françaises de l'Institut, dans sa séance du 9 avril 1812;

PAR Mr. J. DUTENS,

Chevalier de l'Ordre Royal de la Légion d'Honneur, Ingénieur en chef Directeur des Ponts et Chaussées, membre honoraire de la Société de Physique et d'Histoire Naturelle de Genève, et de plusieurs autres Sociétés savantes et littéraires.

A PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT, IMPRIMEUR DU ROI, DE L'INSTITUT, ET DE LA MARINE, RUE JACOB, N° 24;

et chez FAVRE, Libraire, Palais-Royal, Galerie de pierre, n° 231.

1818.

Joseph Michel

Vignaud Lib.

AVERTISSEMENT.

Cet écrit est, à quelques coupures près, tel que je l'ai composé. Si j'ai attendu jusqu'à ce jour pour le livrer à l'impression, on pourra croire aisément que je l'eusse condamné sans peine à un entier oubli. Toutefois, plusieurs de mes juges ayant trouvé que, plus qu'aucun des auteurs des beaux éloges qui parurent immédiatement après le concours, je m'étais attaché à faire connaître la philosophie de l'auteur des Essais, j'ai pensé qu'au moment où l'on s'occupait d'en publier une nouvelle édition, ce même écrit pourrait n'être pas sans intérêt pour les personnes auxquelles rien de ce qui a été dit sur cet écrivain célèbre, ne peut être indifférent.

ÉLOGE

DE

MICHEL DE MONTAIGNE.

« Je ne laisse rien à desirer et deviner de moi. Si on doibt « s'en entretenir, je veux que ce soit véritablement et justement. « Je reviendrais volontiers de l'autre monde pour desmentir celuy « qui me formerait aultre que je n'étais, feust-ce pour m'honorer. »

Essais de Montaigne, *livre III*, *chap.* 9, *pag.* 119, *édition stéréotype.*

« Les autres enseignent la sapience, il désenseigne la sottise. »

Préface sur les Essais de Michel de Montaigne, *par sa fille d'alliance ; édit. in-f.° de L'Angelier*, 1695.

L'éloge d'un philosophe ne doit être que l'analyse de ses idées, l'examen de ses opinions, et la détermination exacte de l'influence qu'il exerça sur les connaissances humaines.

Si l'on ne peut refuser à Montaigne le titre de philosophe, il s'en faut beaucoup néanmoins que ses idées soient susceptibles d'une analyse facile, que ses opinions se puissent ranger sans peine en

un corps de doctrine, et qu'il soit aisé de déterminer les progrès qu'il fit faire à l'esprit humain; c'est cependant de l'éloge de cet homme célèbre qu'il s'agit dans ce moment. Ce que Montaigne n'a pas daigné faire lui-même pour sa gloire, il faudra donc l'entreprendre pour sa mémoire. Il faudra donner un certain ordre aux idées de celui qui ne voulut s'assujétir à aucun ordre; il faudra, pour les juger, prêter au moins pour un instant une sorte de fixité aux opinions de celui qui ne vit en lui qu'incertitude et inconstance. Expliquant les plus singuliers contrastes, rapprochant les choses en apparence les plus opposées; il faudra montrer dans tout leur jour les services que rendit à la religion, à la morale, à la politique et aux sciences, un écrivain qui mit en problême l'immortalité de l'ame; qui ne vit dans les mœurs de chaque nation d'autre loi que celle de l'habitude, dans la constitution des états que des formes d'administration indifférentes au bonheur des peuples, et qui contesta aux hommes les moyens de connaître la vérité.

Mais auparavant, il ne sera pas inutile de jeter un coup-d'œil rapide sur l'état des connaissances philosophiques à l'époque où naquit Montaigne, et de voir de quelles circonstances particulières il fut entouré depuis son enfance jusqu'au moment où il commença à écrire. Le premier examen nous aidera à fixer ce qu'il ajouta aux lumières de son siècle; et nous trouverons peut-être dans

le second le secret de ce caractère d'originalité, qui fait de ses écrits la production la plus extraordinaire et la plus piquante qui soit peut-être jamais sortie de l'esprit des hommes.

La philosophie scolastique régnait encore exclusivement en France, en s'étayant de quelques principes abstraits dont Aristote n'avait pu défendre son génie. Non-seulement les scolastiques ne prirent de ce grand homme que ce qui tenait à sa métaphysique, mais alliant à cette dernière partie de sa philosophie l'étude de la théologie, qui ne doit puiser que dans l'écriture et la tradition, il naquit de cette union une doctrine monstrueuse qu'ils résolurent de défendre et de soutenir par toutes les subtilités que peuvent enfanter la passion et la dialectique la plus insidieuse; et se renfermant opiniâtrement dans ces deux maximes dont le chef du lycée s'était lui-même souvent écarté, qu'il n'y a de véritable science que pour les choses nécessaires, et que toute science se compose de principes, de définitions, et de démonstrations, ils crurent, pour me servir des mots consacrés, ne pouvoir placer la certitude de toute connaissance que dans le plus haut universel, et n'y arriver qu'armés de toutes les formes syllogistiques; de sorte que, rejetant avec dédain la marche trop timide de l'observation, ils se flattèrent, à l'aide de quelques formules, et à force d'abstractions, de pouvoir s'élever jusques aux premiers principes des êtres.

Une telle doctrine et une semblable méthode ne pouvaient que produire cet esprit de dispute qui domina si long-temps dans les écoles, et ce goût pour les argumentations publiques où les deux adversaires, comme deux champions, en champ clos, donnaient le spectacle de tournois dont on n'avait point encore eu d'idée jusqu'alors.

Cependant, au milieu de ces vaines subtilités, la raison n'avait pas perdu entièrement ses droits : dès le milieu du quatorzième siècle, Pierre Dailly, et Roger Bacon, donnèrent l'espérance d'une réforme salutaire dans les idées philosophiques ; mais ce ne fut qu'après la prise de Constantinople par Mahomet II, et lorsque les écrits originaux des philosophes et des poëtes de l'antiquité, apportés en Europe vers la fin du quinzième siècle, eurent inspiré le goût de la belle littérature ; ce ne fut qu'après que la découverte de l'imprimerie eut rendu plus rapide la propagation des lumières, que la philosophie se séparant de la théologie, la scolastique, forte auparavant de cette union, commença à chanceler sous les coups que lui portèrent Érasme dans le Nord, et Ulrich de Huten et Melancthon en Allemagne.

Toutefois si la philosophie semblait devoir prendre une route plus directe vers son véritable but, il n'en était pas de même des croyances religieuses dont la division réelle, ou le prétexte, allait déchirer la France.

Luther, qui fut le premier chef de cette division, en ne voulant d'abord que la réforme des abus qui s'étaient introduits dans la discipline ecclésiastique, se porta bientôt à attaquer les dogmes de l'église, et ne tarda pas à se trouver à la tête de nombreux partis.

Mais qui ne connaît cette trop longue histoire des erreurs de nos pères? Il serait sans doute aussi triste qu'inutile de s'arrêter sur ces temps malheureux où le fanatisme et l'intolérance, et souvent l'ambition, se couvrant du manteau de la religion, armèrent les provinces et les familles les unes contre les autres; semèrent la défiance dans toutes les ames; allumèrent toutes les passions, et couvrirent de feu et de sang, pendant cinquante ans, le sol de la France; il suffit de dire que ce fut au commencement de cette funeste époque que naquit Montaigne.

Au milieu de ces vaines disputes et de ces guerres sanglantes, l'éducation que reçut Montaigne, dans ses premières années, fut toute systématique. Tout effort lui est épargné; pour lui, ce qui n'est dû ordinairement qu'à une attention suivie, et au travail souvent pénible de la mémoire, est confié, par la tendresse paternelle, au pouvoir lent et insensible de l'habitude. Les seuls mots de cette langue, dont l'acquisition coûte ordinairement tant de larmes à l'enfance, sont les premiers qui viennent frapper son oreille; tout ce qui l'entoure ne doit lui parler que la langue

d'Horace et de Virgile, qui devient ainsi, par ce stratagême, sa langue maternelle. Celle d'Homère et de Platon ne lui est présentée bientôt après que sous l'appât d'un jeu et d'un divertissement. Enfin ce qui pourrait causer une trop vive secousse à ses organes, est soigneusement écarté; et, tous les matins, les sons progressifs d'une musique harmonieuse viennent épargner aux fibres délicates de son cerveau l'ébranlement redouté d'un trop brusque réveil.

Si, comme il le dit lui-même, « nos vertus ou « nos vices prennent leur pli de notre plus tendre « enfance, et que notre principal gouvernement « est entre les mains des nourrices (1), » cette première éducation était peu propre à corriger « cette nonchalance vers laquelle tendait évidem-« ment sa complexion (2); cette disposition si « pesante, molle et endormie, qu'on ne pouvait « l'arracher de l'oisiveté; cette appréhension tar-« dive, cette invention lâche, et, après tout, cet « incroyable défaut de mémoire (3) » qui sont autant de traits que je me suis plu à rassembler ici, et sous lesquels il se complaît lui-même à se montrer.

Mais sous *cette complexion lourde*, et je me

(1) Tom. 1, pag. 107; édit. stéréotype.
(2) Tom. 2, page 42.
(3) Tom. 1, page 195.

servirai encore de ses expressions, car si elles le peignent comme homme, elles ne le font pas moins connaître comme moraliste et comme philosophe, Montaigne « nourrissait des imagina-« tions hardies et des opinions au-dessus de son « âge (1) » qui furent sans doute les premiers germes de ce goût qu'il eut dans la suite pour « ce commerce continuel qu'il entretenait avec « les humeurs anciennes et ces riches ames du « temps passé, dont l'idée le dégoûtait d'autrui « et de ces hommes auxquels sa condition le mê-« lait le plus ordinairement, mais à qui, peu soi-« gneux de la culture de l'ame, on ne propose « pour toute perfection que la vaillance, et pour « toute béatitude que l'honneur (2) », dernière vertu trop peu sentie sans doute dans ce moment par Montaigne, à laquelle il dut cependant la plus brillante couleur de son caractère, et qui établit en quelque sorte une ligne de démarcation qu'on ne peut méconnaître entre les mœurs anciennes et celles des temps modernes; vertu enfin qui tient à un genre de civilisation qui ne fut connu que de nous, qui enfanta des prodiges, et sur la foi de laquelle deux ennemis irréconciliables, le prince de Condé et le duc de Guise, s'endorment dans le même lit la veille d'une

---

(1) Tom. 1, pag. 195.
(2) Tom. 3, pag. 68.

bataille, en se donnant ainsi une preuve réciproque de confiance dont on chercherait en vain un semblable exemple dans les temps anciens (1).

Ce fut à cette époque si voisine encore de l'enfance, que le père de Montaigne, cédant, malgré sa première résolution, à l'empire de la coutume, le mit à l'âge de six ans au collége de Guienne, où, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, son latin ne lui servit qu'à le porter *d'arrivée aux premières classes;* et dans lequel, sous les leçons des Bucanam, des Guérentes et des Murets, dont les noms figurent avec honneur dans l'histoire de la la littérature moderne, il acheva à l'âge de treize ans *ce qu'ils appellent*, dit-il, *son cours.*

Depuis ce moment jusqu'à celui où il commença à écrire, ce qui offre un intervalle de près de vingt-cinq années, Montaigne se dérobe presque entièrement à nos recherches.

Nous savons seulement que, si avant de se confiner dans la retraite où il passa presque toute sa vie, il céda aux vœux de sa famille, en prenant d'abord le parti de la robe, il ne resta que peu de temps attaché à des fonctions qui lui présentaient peu d'attraits, et auxquelles il ne dut que ce seul bienfait, mais assez grand pour remplir à lui seul toutes les capacités de son ame ardente,

(1) La bataille de Dreux. Histoire du président Hénault, tom. 1, pag. 495, édition de Paris de 1756.

s'il eût pu en jouir toute sa vie, celui de cette touchante et sainte amitié qui l'unit si étroitement quelques instans à Etienne de la Boétie; sentiment sans lequel nous n'aurions que peu connu tout le cœur de Montaigne, et dont la peinture sublime rendra le nom de son ami et le sien à jamais inséparables.

Les devoirs graves et assujétissants de la magistrature ne semblaient guère s'accorder avec l'humeur vive et indépendante de Montaigne; et si l'on peut imaginer un instant que son amour pour la liberté et le repos lui eût permis de se laisser fixer, plusieurs traits de ses écrits feraient volontiers soupçonner que c'eût été de préférence pour le métier plus brillant des armes, dont notre philosophe se plaît souvent à prendre le ton et les manières, qu'il se fût décidé (1).

Quoi qu'il en soit, ce nouveau contraste n'est pas un de ceux qui plaisent le moins dans le caractère de Montaigne qui se forme tout de contrastes, et qui jettent le moins d'agrément sur son livre. Ce mélange d'idées simples et élevées qu'il puise dans le commerce des anciens, et d'un autre côté, cet air libre qu'il doit aux mœurs chevaleresques des temps modernes, donnent à son caractère une physionomie piquante et originale, et à son esprit une tournure vive et cavalière qui

---

(1) Tom 4, pag. 278.

se réfléchit de la manière la plus séduisante sur chaque page de ses écrits; et comme si les torts d'un homme célèbre pouvaient diminuer les nôtres, ce n'est pas sans éprouver en secret une certaine satisfaction que nous remarquons cette opposition qui nous frappe entre ses idées et ses sentiments, entre son esprit qui conçoit et sait admirer les grands exemples d'une vie publique et active, et ses habitudes qui le retiennent invinciblement engagé dans les liens d'une vie retirée et oisive; entre cette imagination forte qui se peint les sublimes efforts de la philosophie stoïcienne, et cette indolence naturelle qui se refuse au moindre sacrifice.

Nous venons de dire que Montaigne échappe entièrement à nos regards depuis le moment où nous l'avons quitté, jusqu'à celui où il commença à écrire. Cependant si, nous reportant aux circonstances où il se trouvait, nous cherchons à nous le représenter avec ce caractère dont nous avons saisi déja les principaux traits, avec cet esprit assez curieux pour chercher à découvrir la vérité, mais aussi avec ce tempérament qui lui eût fait abandonner tout espoir de la trouver, s'il n'eût pu y parvenir qu'au prix d'un repos qu'il chérissait encore davantage, il nous sera facile d'entrevoir quels durent être pendant ce long intervalle de temps les objets de ses études et de ses méditations, et peut-être aussi quel en fut l'esprit ainsi que le résultat.

Les disputes interminables de l'école, l'orgueilleuse présomption du dogmatisme, dont il ne voyait que trop les suites funestes dans les guerres de religion qui déchiraient sa patrie, ne purent sans doute, en lui inspirant un profond mépris pour les idées absolues des sophistes et des fanatiques de son temps, et par suite une juste défiance du jugement des hommes, que lui faire naître le desir d'examiner quelle était la nature de l'homme, quel était le degré de bonheur auquel il pouvait aspirer, et enfin jusqu'à quel point il pouvait espérer d'approcher de la vérité dont chaque parti se croyait en possession.

Or Montaigne ne crut pouvoir répondre à la première de ces questions qu'en cherchant dans lui-même quelle était la nature de l'homme en général, et ne pensa pouvoir résoudre les deux autres, dont la solution ne se trouvait déjà que trop implicitement comprise dans celle de la première, qu'en examinant dans l'histoire des différents peuples quel avait été dans tous les temps le sort de l'homme, et qu'en suivant dans les ouvrages des philosophes les efforts ainsi que les progrès qu'avait pu faire l'esprit humain dans la recherche de la vérité.

Ainsi donc, conduit de l'observation des opinions qui agitaient ses contemporains à celle des erreurs qui avaient si souvent égaré les différents peuples de la terre, et menant de front l'étude de lui-même, Montaigne, dans ce temps où les

sophistes ne s'appuyaient que de principes abstraits, ne voulut consulter que les faits, et embrassa ainsi un des premiers la méthode de l'expérience, méthode à laquelle il resta depuis toujours fidèle, mais qui, faute d'une certaine direction qui eût trop coûté à son insouciance naturelle, devait le conduire au système de philosophie auquel il est arrivé.

Montaigne, et tout ce que nous connaissons de lui le prouve assez, tout en se constituant le sujet de ses méditations, fit donc encore une longue exploration des différents domaines déja parcourus par l'esprit humain; étudia les différents systêmes des philosophes, suivit jusque dans la nuit des temps l'histoire des nations, et passa en revue avec une attention et une curiosité remarquables les mœurs si variées, et souvent si opposées, et les usages si divers avec lesquels elles se présentèrent chacune à leur tour, ou simultanément sur la scène du monde; et, pour comble de fortune, la découverte récente d'une nouvelle partie du globe ne vint qu'agrandir encore à ses yeux avides de nouveautés le champ de ses observations.

Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'aucun auteur peut-être n'a plus accumûlé de faits soit en philosophie, en histoire, ou en morale, que Montaigne. Les réunissant dans le même cadre, il se plaît souvent à les opposer les uns aux autres. Des pages entières n'en renferment quelquefois que a nomen-

clature. Sous ce rapport, et quand bien même on imaginerait que Montaigne se fût beaucoup aidé de Plutarque dans cette perquisition de tous les systêmes de philosophie, de toutes les idées et de toutes les croyances qui avaient occupé et agité l'espèce humaine depuis son origine, on ne peut disconvenir que les connaissances qu'il avait acquises ne fussent immenses. Mais il faut encore le répéter : lors même qu'on ne pourrait pas soupçonner que la haine que Montaigne avait dû concevoir pour le dogmatisme ne lui eût fait naître le secret desir d'arriver dans ses recherches au but où il est parvenu, il n'est cependant que trop vrai qu'il ne pouvait manquer de l'atteindre. En effet, d'un esprit plus étendu que profond, et moins porté par tempérament à s'arrêter sur ce que les faits ont de commun entre eux; ce qui lui eût fait découvrir les lois auxquelles ils sont soumis, et l'eût conduit à embrasser un systême au moins probable, qu'empressé de découvrir à la première vue les différences qui rendent ces mêmes faits dissemblables, et qui font perdre le fil qui les rattache à un même principe, Montaigne, dans sa double recherche sur la nature de l'homme et sur ses moyens de connaître la vérité, ne pouvait que se trouver conduit nécessairement à cet état d'incertitude et de doute auquel, par caractère, il ne semblait déja que trop disposé, et qui devint bientôt après la forme universelle et distinctive de son esprit.

Il est certain que, parvenu à ce point, l'on dirait qu'il trouve une sorte de bien-être dans cet état si pénible duquel la plus grande partie des hommes ne cherche qu'à sortir. « N'est-ce pas, « dit-il, quelque avantage de se trouver désen- « gagé de la nécessité qui bride les autres? Vaut-il « pas mieux demeurer en suspens que de s'infras- « quer en tant d'erreurs que l'humaine fantaisie « a produites? Vaut-il pas mieux suspendre sa « persuasion, que de se mêler à ces divisions sé- « ditieuses et querelleuses? Qu'irai-je choisir? « ajoute-t-il : ce qu'il vous plaira, pourvu que « vous choisissiez. Voilà une sotte réponse, à la- « quelle pourtant il semble que le dogmatisme « arrive (1). »

Après avoir passé en revue tous les systêmes et toutes les opinions des différentes sectes des philosophes, c'est donc à celle des sceptiques qu'il se fixe : mais tous ces systêmes, toutes ces opinions, quoique se rangeant également sous la bannière du doute dont il adopte la couleur, se distinguent par des nuances qui ne peuvent lui échapper. Établissant donc ce qui doit se passer dans la recherche de la vérité, quiconque cherche une chose, observe-t-il, arrive à ce point où il dit « l'avoir trouvée, ou qu'elle ne se peut « trouver, ou qu'il en est encore en quête. » Or les péripatéticiens, les épicuriens et les stoïciens,

(1) Tom. 2, pag. 232.

continue-t-il, ont pensé l'avoir trouvée, et ont considéré les sciences comme susceptibles de certitude; ce n'est donc point à cette opinion que Montaigne s'arrêtera. D'un autre côté, Clitomachus Carneades et les académiciens ont désespéré de leurs recherches, et ont pensé que la faiblesse humaine ne pouvait atteindre jusqu'à la vérité; et très-certainement, et quoi qu'il en dise, c'est à cette opinion moyenne qu'on peut rattacher toute la philosophie de notre auteur; mais Pyrrhon à leur tête, et les autres sceptiques, tels que Zénon, Démocrite et Zénophanes, disent qu'ils la cherchent encore; que ceux qui croient l'avoir trouvée sont des orgueilleux qui se trompent; que ceux qui pensent ne pouvoir la découvrir montrent trop de vanité en affirmant leur impuissance; et qu'il n'y a de véritable ignorance que celle qui s'ignore, qui doute, cherche et n'est assurée de rien. Or ce sera donc à ce dernier état que, se trompant lui-même, notre philosophe voudra s'efforcer de nous faire croire qu'il se tient.

Certes, d'après cela, Montaigne pourrait sembler avoir fait un assez grand pas dans le chemin du doute; mais, non content de ce rapide progrès, il lui vient une inquiétude, et par un jeu de son esprit il va se mettre à l'abri de tout reproche et de toute difficulté. « Notre parler, dit-« il, a ses faiblesses et ses défauts comme tout le « reste. » Les pyrrhoniens ne peuvent exprimer

leur pensée d'aucune manière, car il leur faudrait un nouveau langage. S'ils disent, Je doute, on les convainc au moins qu'ils savent qu'ils doutent : leur véritable état est donc plus sûrement conçu par cette interrogation, *que sais-je?* « Comme je « la porte, dit-il, à la devise d'une balance (1). »

Vingt-cinq ans d'étude ont donc conduit Montaigne à cette désespérante interrogation : *que sais-je?*

Mais Montaigne s'abuse comme tous les sceptiques, et nous verrons que, sans y prendre garde, il sortit souvent de cet état d'incertitude si stérile, pour s'abandonner à une opinion qui, si elle est peu consolante pour le genre humain en ne contribuant que bien faiblement à son perfectionnement, est loin cependant de pouvoir ébranler les principes et les institutions sur lesquels se fonde son bonheur.

En effet, et il faut bien qu'on me passe ces idées abstraites, toute la philosophie de Montaigne se résout en dernière analyse à la philosophie du bon sens et de l'expérience; non-seulement par cette seule raison tirée de sa nature, qu'elle refuse à l'humaine faiblesse tout moyen d'arriver à la certitude, mais encore parce que Montaigne lui-même ne cesse de nous repousser dans le sentier de la coutume et de l'usage.

---

(1) Tom. 2, pag. 266.

Au surplus, si Montaigne nous refuse aussi durement tout moyen d'atteindre à la certitude, personne, mieux que lui, ne sait rabattre en nous la témérité que nous pourrions avoir d'y prétendre.

Que les choses, comme il le dit, ne se *logent pas chez nous*, en leur forme et essence, et n'y *fassent leur entrée* de leur *propre force et autorité*, nous le voyons assez; car s'il en était ainsi, nous les recevrions toutes de même façon, puisque les mêmes facultés sont communes à tous les individus, et alors il se trouverait au moins une chose au monde qui serait regardée comme vraie par tous les hommes; mais non-seulement cette chose n'existe pas pour tous, mais de plus il n'en existe pas une qui soit toujours la même pour le même sujet, les sens ne restant pas un seul instant dans la même assiette. Les sens sont donc des ministres infidèles qui ne transmettent pas à l'ame les choses telles qu'ils les reçoivent. « Or toute connaissance « humaine, dit-il, s'achemine en nous par les sens; « ce sont nos maîtres. La science commence par « eux et se résout en eux (1). Si donc toute connais- « sance vient en nous par leur entremise et moyen, « et qu'ils faillent au rapport qu'ils nous font; « s'ils corrompent ou altèrent ce qu'ils nous cha- « rient du dehors, si la lumière qui par eux s'é-

(1) Tom. 2, pag. 355.

« coule en notre ame est obscurcie au passage,
« nous n'avons plus que tenir (1). »

Il est cependant, suivant Montaigne, une opinion moyenne par laquelle l'homme pourrait acquérir, par le secours des sens, une connaissance des choses jusqu'à un certain degré de certitude. « Cette opinion, dit-il, est plausible et introduite « par gens de composition, mais il est mal aisé, « de donner borne à notre esprit. Il est curieux « et avide, et n'a point occasion de s'arrêter plu- « tôt à mille pas qu'à cinquante (2). Or il est vrai- « semblable que si l'ame savait quelque chose, « elle se saurait premièrement elle-même, et si « elle savait quelque chose hors d'elle, ce serait « son corps et son étui avant toute autre chose. « Si l'homme donc ne se connaît, comment con- « naîtrait-il ses fonctions et ses forces? Il n'est pas, « ajoute-t-il cependant, à l'aventure que quelque « notice véritable ne loge chez nous; mais c'est « par hasard ; et d'autant que, par même voie, « même façon et conduite, les erreurs se reçoi- « vent en notre ame, elle n'a pas de quoi les dis- « tinguer, ni de quoi choisir la vérité du men- « songe (3). »

Montaigne est donc enfin arrivé ici à ses deux

---

(1) Tom. 2, pag. 360.
(2) Tom. 1, pag. 316.
(3) Tom. 2, pag. 317.

principes favoris, la faiblesse humaine et le hasard; et c'est avec ces deux principes que déja, commençant à s'engager, comme il le dit avec sa grace ordinaire, dans les avenues de la vieillesse, il lui vint à l'esprit d'écrire ses pensées, et, comme il le dit encore, de se faire lui-même la matière de son livre.

« Ce que Montaigne a de bon, dit Pascal, qui « d'ailleurs en a fait le plus bel éloge, ne peut « être acquis que difficilement; ce qu'il y a de « mauvais eût pu être corrigé en un moment, si « on l'eût averti qu'il faisait trop de contes, et « qu'il parlait trop de soi. » C'est cependant observerons-nous, précisément parce que Montaigne a fait beaucoup de contes, et qu'il a beaucoup parlé de lui, qu'il a été autant lu; et je doute qu'il eût été facile de lui faire entendre raison sur une manière qui tenait à son humeur, qui entrait pour ainsi dire dans le plan qu'il s'était formé, et qu'il pouvait regarder comme une preuve accessoire de la première vérité dont il a voulu nous convaincre, la diversité et l'inconstance de l'homme. Un petit conte ne prouve pas, dit Malebranche. Non, répondra-t-on à ce philosophe dogmatique, si, partant d'idées générales, vous voulez descendre des causes aux effets; mais bien pour celui qui, suivant la marche de l'expérience, se contente de remonter des effets aux causes. Il est bien vrai que si l'on ne veut pas rattacher tous les détails à une idée

commune et qui fait de la philosophie de Montaigne, sinon un système très-approfondi, du moins un système assez conséquent, il faudra avouer que ce n'est pas par les choses qui flattent le plus en lui la plus grande partie de ses lecteurs, qu'il est le plus admirable, et qu'il mérite le plus nos éloges. Mais il est un autre aspect sous lequel Montaigne se présente à tout lecteur impartial. Pour lui rendre toute la justice qui lui est due, il faut le considérer comme philosophe, et le comparer avec les hommes qui servirent l'humanité par leurs lumières et par l'étendue de leur esprit; il faut le louer en excusant ce que Malebranche trouva en lui d'inexcusable, et en admirant dans ses écrits ce que Pascal y vit d'admirable; il faut sur-tout le montrer devançant son siècle de presque deux siècles, renversant les autels obscurs de la scolastique, et débarrassant des ruines d'une philosophie trop long-temps respectée, le sol sur lequel les Bacon, les Locke et les Rousseau élevèrent depuis le nouvel édifice des connaissances humaines.

Nous avons vu que le fond de la philosophie de Montaigne était un septicisme absolu, déduit de la faiblesse de l'esprit humain et de l'impuissance où il est de connaître la vérité. Cependant, par la plus étrange opposition, et ainsi que l'observe si bien l'auteur de l'Histoire des systêmes de philosophie, chaque doute de Montaigne renferme le germe d'une nouvelle science, et s'il

cherche à abaisser notre orgueil et notre vaine prétention à pouvoir pénétrer dans le mystère des causes dont la connaissance est à jamais interdite à l'homme, c'est toujours pour maintenir son esprit dans des idées positives, les seules qui puissent le conduire à l'unique degré de bonheur auquel il lui soit permis d'aspirer.

C'est particulièrement dans l'apologie de Raimond de Sébond, duquel nous avons déja emprunté divers passages, que notre philosophe, rassemblant toutes ses forces, nous montre à-la-fois tout le système de ses idées en philosophie, en religion et en morale, toute la puissance de son inexorable logique, et tout l'ascendant irrésistible de son éloquence. Disons-le en deux mots, c'est dans ce chapitre où, plus que dans aucun autre, faisant voir que son esprit savait, quand il le fallait, s'assujétir à un plan régulier, sans que cet ordre nuisît à la vivacité et à l'originalité de ses pensées, il a développé tout cet appareil de raisonnement et toutes ces formes de l'imagination dont un lecteur attentif ne reconnaîtra qu'une imitation, à la vérité peut-être encore embellie, dans tout ce que les Pascal et les Rousseau ont écrit de plus admirable.

Je le demande en effet, si à-la-fois nous pouvons suivre l'ordre des idées et admirer l'éloquence variée de ce discours, peut-être trop peu lu par le commun des lecteurs, et qui suffirait pour immortaliser son auteur; je le demande, ne croi-

rait-on pas entendre la voix du plus grand génie qui ait paru dans le monde, de l'étonnant et sublime auteur des Lettres Provinciales, à ces mots si hauts que Montaigne adresse aux esprits forts de son temps? « Le moyen de rabattre cette fré-« nésie, dit-il, c'est de froisser et fouler au pied « l'orgueil et l'humaine fierté; leur faire sentir « l'inanité, la vanité, la dénéantise de l'homme; « leur arracher des poings les chétives armes de « leur raison; leur faire baisser la tête et mordre « la terre sous l'autorité et révérence de la ma-« jesté divine (1). »

Commençant à entrer dans son sujet, Montaigne considère donc l'homme seul, sans secours étranger, dépourvu de la connaissance divine et abandonné à ses seules lumières naturelles. Dans cet état, de quel droit se sépare-t-il, et veut-il se mettre au-dessus des animaux, ses compagnons et confrères sur cette terre? Y en a-t-il qui lui cèdent non-seulement en adresse, en instinct, mais encore en sentiment et en gratitude? Et partant de cette idée pour nous peindre les mœurs de plusieurs espèces d'animaux dans une foule de tableaux qui, tout anciens qu'ils sont, ne le cèdent point encore en fraîcheur à ceux de l'auteur de la philosophie de l'univers (2), il

---

(1) Tom. 2, pag. 150.
(2) Dupont de Nemours; Description des Fourmis.

epuise sans nous lasser un sujet où il sait allier à la finesse des observations le charme du style et la force de la conviction.

Mais plutôt qu'ils le confessent, reprend-il, dans la part que les hommes font aux animaux, ils leur laissent les seuls biens essentiels et desirables, la paix, le repos, la sécurité, l'innocence, et la santé, et ne se réservent que les biens imaginaires et fantastiques, futurs et absents, dont nous ne pouvons nous faire une idée fixe, comme *la raison, la science, et l'honneur* (1).

De quel fruit en effet, poursuit-il, a été à Varron, à Aristote cette intelligence de tant de choses? Les a-t-elle exemptés des incommodités humaines? *Si l'homme était sage*, il ne réglerait le prix des choses que suivant qu'elles seraient les plus utiles à la vie. Qui n'estimerait les hommes que par leurs actions, « il en trouverait un plus « grand nombre d'excellents entre les ignorants « qu'entre les savants. Et la vieille Rome semble « en avoir porté de plus grande valeur et pour la « paix et pour la guerre, que cette Rome savante « qui se ruina soi-même (2). »

C'est ainsi, à la vérité, car nous nous sommes moins engagés à faire l'éloge de ce philosophe qu'à le faire connaître, c'est ainsi que, pressant

(1) Tom. 2, pag. 204.
(2) Tom. 2, pag. 207.

sans mesure des arguments qui ébranlent toutes les idées qu'on peut se former sur la destination des sociétés, Montaigne nous apparaît, dans ce moment, revendiquant le triste honneur d'avoir le premier énoncé ce fameux paradoxe que soutint cent cinquante ans après, et avec tant d'éclat, le philosophe de Genève dans son discours sur l'influence des sciences et des arts; mais toutefois il faut être juste : ce qui devint pour ainsi dire le principe fondamental de la philosophie de Rousseau ne se présente tout au plus chez le philosophe du 16e siècle que comme une opinion accessoire qui, en concourant à l'abaissement de l'orgueil humain, ne peut tourner qu'à la gloire de la cause qu'il défend; et sous ce rapport, si ce dernier n'est pas tout-à-fait exempt du reproche qu'on peut lui faire d'avoir méconnu le principe de perfectionnement qui forme l'attribut distinctif de l'espèce humaine, on ne peut du moins l'accuser, ainsi que le premier, d'avoir voulu en arrêter les progrès dans un temps ou l'état social commençait à en ressentir les heureux effets.

Mais ce ne sera pas au surplus la dernière fois que nous aurons l'occasion de faire remarquer combien tant de grands écrivains furent redevables à l'auteur des Essais, en puisant une foule d'idées dans ses écrits, et principalement dans ce discours qui nous occupera encore un moment.

Si vous en croyez Cicéron, poursuit-il, il n'est rien de si doux que l'occupation des lettres : c'est

d'elles que nous tenons les idées religieuses, la modération, la grandeur de courage; ce sont elles qui nous apprennent à voir les choses ce qu'elles sont véritablement. « Cettui-cy ne semble-t-il pas, « ajoute-t-il, parler de la condition de Dieu tout-« puissant? Et quant à l'effet, mille femmelettes « ont reçu au village une vie plus agréable, plus « douce et plus constante que ne fut la sienne (1). »

Et après avoir ajouté encore divers exemples où l'homme s'égale en sagesse à la divinité. « Il « n'est rien si ordinaire, s'écrie-t-il avec un nou-« veau mouvement d'éloquence, que de rencon-« trer des traits de pareille témérité! Mais il faut « mettre au pied cette sotte vanité, et secouer « vivement et hardiment les fondements ridicules « sur quoi ces fausses opinions se bâtissent. Tant « qu'il pensera avoir quelque moyen et quelque « force de soi, jamais l'homme ne reconnaîtra ce « qu'il doit à son maître (2). »

C'est ici que, suivant les divers arguments que nous avons rappelés plus haut, non content d'avoir fait voir que l'homme ne peut remonter jusqu'à l'essence de la divinité, Montaigne prouve encore qu'il est resté dans la même ignorance des différents objets de la nature. En effet que sait-il non-seulement des corps planétaires, mais encore

---

(1) Tom. 2, pag. 209.
(2) Tom. 2, pag. 217.

des objets qui sont le plus à sa portée; et peut-il nous dire ce que c'est que le froid ou la chaleur, ce que nous devons comprendre par les mots de substance, d'étendue ou d'espace.

Enfin que sait-il de soi et de l'ame? Mêmes ténèbres, même ignorance. « Les extrémités de « notre perquisition, dit-il, tombent toutes en « éblouissement. » — « Les plus grossières et pué« riles ravasseries se trouvent plus en ceux qui « traitent les choses plus hautes et plus avant, « s'abymant en leur curiosité et présomption. La « fin et le commencement de science se tiennent « en pareille bêtise (1). C'était vraiment bien rai« son, s'écrie donc Montaigne, que nous fussions « tenus à Dieu seul, et au bénéfice de sa grace, « de la vérité d'une si noble créance que celle « de l'immortalité de l'ame, puisque de sa seule « libéralité nous recevons la jouissance de la « béatitude éternelle. Toutefois confessons ingé« nuement que Dieu seul nous l'a dit et la « foi (2). »

« En voilà donc assez, dit-il, pour vérifier que « l'homme n'est non plus instruit de la connais« sance de soi en la partie corporelle qu'en la « spirituelle. Et qui ne s'entend en soi, en quoi « se peut-il entendre (3)? »

(1) Tom. 2, pag. 291 et 292.
(2) Tom. 2, pag. 306.
(3) Tom. 2, pag. 311.

Dans un semblable état d'ignorance et de faiblesse, quelle sera donc la règle à laquelle, suivant Montaigne, nous devrons nous attacher? Quelle sera la boussole qui nous dirigera dans cette nuit profonde au milieu d'une mer agitée? Montaigne nous l'a répété souvent : en morale, ce sera l'usage et les principes reçus dans le pays que nous habitons; en politique, ce seront les lois quelles qu'elles soient de la patrie; et quant aux idées plus élevées de la divinité, et ce que nous pouvons savoir de l'ame et de son sort futur, ainsi que du culte que nous devons rendre à l'Être suprême, si nous considérons les diverses opinions des philosophes, la multitude des sectes qui ont paru, et toutes les erreurs dans lesquelles sont tombées les différentes nations, nous ne pouvons, dit-il, que nous incliner et remercier notre souverain créateur d'avoir assis notre croyance sur l'éternelle base de sa sainte parole (1).

Tel est en substance ce remarquable chapitre en réponse aux personnes qui reprochaient à Montaigne de partager les opinions de Raimond de Sebond, et dans lequel on découvre à-la-fois, comme je l'ai déja observé, tout le systême de sa philosophie dont on ne trouve que les principes épars dans le surplus de ses essais.

(1) Tom. 2, pag. 343 et 344.

En effet, que nous faut-il de plus pour nous former une idée précise de la philosophie de notre auteur, de ses opinions en matière de religion, de morale et de politique?

En métaphysique, devançant les Bacon et les Locke dans la philosophie de l'expérience, rejetant ainsi qu'eux les idées innées, et résolvant cent cinquante ans avant, et de la même manière que le philosophe de Konisberg (1), le problême si long-temps proposé sur la certitude des connaissances humaines; l'homme, dit Montaigne, ne connaît rien que par le ministère des sens; *ce sont nos maîtres*, dit-il à plusieurs reprises, et de vingt manières différentes; mais les cinq sens dont l'homme est doué suffisent-ils pour lui faire connaître toutes les qualités des corps? Et les impressions de ce peu de qualités qu'ils transmettent à son esprit sont-elles conformes à ces mêmes qualités? Ensuite cette transmission s'opère-t-elle egalement et uniformément chez tous les hommes? Dénaturant les impressions des objets, les assimilant à leurs formes propres, et les teignant de la couleur qui leur est particulière dans chaque individu, ne pourrait-il pas arriver que les sens n'en portassent à l'esprit que d'imparfaites apparences qui varieraient encore suivant les sujets qui les reçoivent? Ne pouvant, comme on le voit, remon-

(1) Kant.

ter jusqu'à l'essence des choses, l'homme semble donc condamné à errer dans le doute sur tout ce qui l'entoure; et s'il pouvait parvenir à quelques conjectures sur la vraisemblance de ces apparences au milieu desquelles il vit, ce ne serait encore tout au plus qu'à l'expérience, ce moyen si insuffisant et si fautif de nos sens imparfaits, qu'il pourrait être redevable de ces conjectures (1).

Si l'homme ne peut remonter à l'essence des corps, pourra-t-il pénétrer davantage celle de son ame et celle de l'Être suprême? Mais, parce qu'il ne peut concevoir la nature de l'ame et de Dieu, s'ensuit-il qu'il ne peut croire à leur existence? En la jugeant fausse ou impossible, parce que son esprit ne peut s'élever jusqu'à elle, ne tombe-t-il pas dans cette insigne folie de vouloir donner des limites au pouvoir de Dieu et de la nature? Ce qui nous entoure est-il donc plus concevable? Et si nous ne mettons pas en doute l'existence des choses les plus communes, n'en sommes-nous pas plus redevables à l'habitude que nous avons de les voir qu'à la connaissance réelle que nous en avons? Et quand bien même nous connaîtrions la plus petite chose au monde, serait-ce suffisant pour juger de celles que nous ne pouvons connaître? Voudrons-nous mesurer les bontés et la puissance infinie de l'Être suprême

(1) Tom. 2, pag. 356, 357, 358, 359, 373, 375.

aux vaines et faibles apparences de notre entendement? A-t-il renfermé tous les effets de son intelligence dans ce petit monde? O homme! tu ne vois, si tu la vois, que la règle de cette étroite prison, et tu veux juger d'après elle de l'ordre de l'univers infini; c'est une loi municipale que tu nous allègues sans cesse, et tu ne sais quelle est la loi universelle qui gouverne le grand tout (1).

Ne montrant pas moins de scepticisme en morale, et effrayé de la multitude d'idées différentes qui modifient les mœurs des divers peuples de la terre, Montaigne ne cherche point à décider entre elles, en en comparant les principes à un ordre général et nécessaire qui eût pu au moins lui paraître vraisemblable. Il ne cherche pas davantage à en découvrir le modèle dans les lois révélées, et on dirait qu'il ne juge de la rectitude des principes moraux que d'après leur conformité à la loi civile quelle qu'elle soit. Cette loi sera donc l'unique règle de ses actions comme citoyen, ainsi que l'usage et la coutume seront celles de sa vie privée : selon lui, la raison s'oppose à toute façon qui s'écarte de l'usage ordinaire, et toute affectation de se distinguer de ses semblables est un signe de folie. Plus étonné qu'admirateur des efforts pénibles d'une vertu trop austère et trop sauvage, il n'aime que les *natures tempérées et*

---

(1) Tom. 2, pag. 261.

moyennes (1); il ne veut être que sobrement sage. Rejetant cette vertu stoïque qu'on peint inaccessible, dans une attitude pénible et tendue, avec un visage soucieux et un regard farouche, dans un morne silence et sur la pointe d'un rocher (2). Sa philosophie au contraire est enjouée, naïve et, pour ainsi dire, folâtre; n'enseignant et ne prêchant que fête et plaisir, son dernier but est la volupté (3).

En politique, quelque admiration que professe Montaigne pour les différentes institutions des peuples anciens, et quelque naturel que lui semble le gouvernement populaire, cependant les troubles auxquels il n'est que trop sujet, la légèreté, les caprices, l'injustice et la cruauté irréfléchie du peuple, lui font donner la préférence au gouvernement monarchique (4). Du reste, il semble plutôt faire dépendre le bonheur des peuples de la stabilité des lois, que de la sagesse de ces lois. Laissant là les vaines théories, les meilleures lois lui paraissent être celles qui sont les mieux suivies, et il pense que cet attachement que certain peuple montre quelquefois pour une forme particulière de gouvernement, il le doit plutôt à l'habitude qu'à un jugement de sa raison. Il ne considère donc les débats qui se sont

(1) Tom. 1, pag. 224.
(2) Tom. 1, pag. 76.
(3) Tom. 1, pag. 69.
(4) Tom. 1, pag. 18.

si souvent élevés entre les hommes à ce sujet, que comme des discussions purement propres à exercer l'esprit; il avoue cependant que tel système de lois pourrait convenir à une nouvelle soeiété, mais que presque tous ces systêmes restent sans application par la raison que presque toujours nous trouvons les sociétés déja toutes formées et assujéties à certaines coutumes. Non-seulement il serait donc dangereux de vouloir les arracher à leurs habitudes et à leurs lois, dans le vain espoir d'établir chez elles un meilleur ordre, mais toute idée même de perfectionnement lui paraît tellement funeste, que, malgré la corruption des mœurs de son siècle, et bien que plusieurs des lois lui parussent alors monstrueuses, toutefois dans la crainte qu'une réforme n'entraînât un bouleversement général et ne mît en danger la chose publique, il aurait de grand cœur voulu retenir et fixer à jamais au point où elle était parvenue la roue des révolutions politiques (1).

Telle est l'idée qu'on peut se former de la philosophie que s'était faite Montaigne, si, écartant quelques pensées contraires échappées à la vivacité de son esprit, l'on réduit à leur plus simple expression les opinions dont le retour vient le plus souvent dans son livre frapper l'attention;

(1) Tom, 3, pag. 63 et 64.

tel est le système des idées qui, j'oserais dire, constituent son individualité philosophique, et d'après lesquelles seules on doive le juger. Cette manière d'apprécier les services qu'il a rendus aux connaissances humaines, et en dernier résultat à la société, est d'autant plus juste que si dans le grand nombre de sentiments isolés et des saillies d'une des imaginations les plus brillantes qui aient paru dans le monde, on rencontre parfois plusieurs opinions qui sembleraient donner de sa morale une idée moins favorable que celle qu'on pourrait en concevoir d'après la doctrine qu'on vient d'exposer, il en est aussi une foule qui suffiraient pour lui assigner la place la plus élevée parmi les moralistes et les philosophes, si elles pouvaient n'être pas souvent considérées plutôt comme les élans d'une exaltation momentanée vers une vertu qui outre-passait ses forces, que comme les mûrs fruits de ses méditations les plus habituelles.

En effet, « capable d'apprécier des vertus dont « il s'avouait lui-même incapable (1), » Montaigne, tout en suivant la philosophie épicurienne, savait quelquefois s'élever, du moins par la pensée, jusqu'aux idées de la vertu la plus stoïque. « Rampant, comme il le dit, au limon « de la terre, il ne laissait pas de remarquer

(1) Discours de réception de M. Lemercier.

« jusque dans les nues la hauteur inimitable d'au-
« cunes ames héroïques (1). » Et tout en ne trouvant chez les hommes que légèreté, qu'inconstance dans leurs actions, et qu'incertitude dans leur jugement, il ne leur en a pas moins présenté quelquefois les idées les plus précises sur leurs devoirs.

Son fameux chapitre sur *l'Éducation* en est un admirable exemple.

Ici, se rendant maître par la pensée de tous ses goûts, de toutes ses idées, il dirige sans hésiter l'éducation de son élève vers l'utilité publique, et le forme pour cette vie active et remplie à laquelle les hommes sont destinés chez toute nation parvenue à un certain degré de civilisation; et il semble prendre pour principe de tous ses conseils cette maxime si peu analogue à sa complexion, et qu'il a si peu suivie pour son propre compte : *l'homme est né pour agir* (2).

Si dans ce chapitre, un de ceux qui offrent le plus de charme et qui aient été le plus souvent cités, Montaigne se montre plus original par la vivacité de son expression que par la nouveauté de ses idées qu'il doit presque toutes à Plutarque, il a su du moins, en leur prêtant une physionomie moderne, leur conserver cette su-

(1) Tom. 1, pag. 263.
(2) Tom. 1, pag. 80.

périorité que leur donnait la raison sur les préjugés de son siècle.

En reconnaissant l'utilité des sciences et des lettres, il ne veut point que toute l'éducation de son élève se borne à les apprendre, et encore moins à en charger plutôt sa mémoire qu'à en accroître sa raison. Qu'il oublie, dit-il, de qui il tient ses préceptes, mais qu'il sache s'en servir : ainsi que l'abeille s'approprie le suc des fleurs qu'elle transforme en miel, qu'il n'emprunte le savoir des autres que pour en former son jugement (1).

De même qu'on ne peut apprendre un art sans s'y exercer, on ne peut apprendre non plus à parler ni à juger des choses si on n'exerce ces facultés. Or le commerce des hommes exige continuellement cet exercice. L'élève de Montaigne voyagera donc, non pour examiner des ruines, ou expliquer quelques médailles, mais pour vivre avec les hommes, étudier leurs mœurs, et frotter, comme il le dit, sa cervelle contre celle d'autrui (2).

C'est dans cet âge aussi qu'il faut le rompre aux exercices, l'endurcir aux intempéries des saisons; qu'il ne faut pas l'épargner, et qu'on doit souvent choquer les règles de la médecine; ce

---

(1) Tom. 1, pag. 162 et 163.
(2) Tom. 1, pag. 164.

n'est pas assez de lui roidir l'ame, il faut aussi lui roidir les muscles. Et comme l'homme n'est seulement ni une ame, ni un corps, mais un composé des deux, on doit aussi s'attacher à les dresser à-la-fois tous les deux, et, comme dit Platon, les conduire également comme deux chevaux attelés au même timon (1).

Ainsi que Plutarque, c'est encore dès la tendre jeunesse que Montaigne veut qu'on enseigne à son disciple les premiers principes de la philosophie, de cette philosophie qui n'était reléguée dans l'intérieur obscur des écoles que parce que de vains ergotismes en avaient intercepté les avenues. Mais ne pouvant, comme le philosophe de Chéronée, joindre aussi intimement à son étude celle de la science du gouvernement et des affaires publiques auxquelles étaient indispensablement appelés tous les citoyens dans les petites républiques, il sait, avec cette loyauté chevaleresque et cette franchise philosophique qu'il allie si souvent d'une manière si heureuse, semer dans son jeune cœur avec une certaine fierté ce sentiment d'honneur qui distingue la noblesse des temps modernes. « Si son gouverneur tient de « mon humeur, dit-il, il lui formera la volonté « à être très-loyal serviteur de son prince, et très- « affectionné et très-courageux. »

Enfin ce qui ne met pas moins Montaigne au-

(1) Tom. 1, pag. 183.

dessus des opinions de son siècle, c'est un esprit d'indulgence qu'il voulait qu'on apportât dans l'éducation des enfants. Il blâme hautement ceux qui les surchargent de travail; il voudrait que leurs leçons se mêlassent à toutes leurs actions et exercices, sans obligation de temps et de lieu, et que cette institution fût conduite, pour me servir de ses termes, *par une sévère douceur*, et non comme il était d'usage. Otez-moi la violence et la force, s'écrie-t-il, il n'est rien qui abâtardisse si fort un heureux naturel et une ame bien née. Si vous voulez qu'ils craignent la honte et le châtiment, ne les y endurcissez pas. « Combien leurs classes, dit-il, seraient plus décem-« ment jonchées de fleurs et de feuillées que de « tronçons d'osier sanglants! J'y ferais pourtraire « la joie, l'allégresse, et Flora, et les Grâces, « comme fit en son école le philosophe Speu-« sippus (1). »

Il serait inutile de revenir sur les idées dont Montaigne est redevable à Plutarque dans ce chapitre sur l'éducation, et celui de tous ses écrits qui eut peut-être le plus d'influence sur les mœurs de son siècle. Si l'on pouvait lui faire un reproche; ce serait plutôt celui de n'y avoir pas encore assez pris, et de n'avoir pas assez observé l'ordre que le philosophe ancien a suivi dans son traité. On est surpris sur-tout de voir que Montaigne, qui se

(1) Tom. 1, pag. 184.

faisait d'ailleurs des idées si justes des effets de l'habitude, n'ait pas plus insisté sur son pouvoir dans un chapitre qui était spécialement consacré à l'éducation.

Il ne serait pas moins superflu encore de chercher à faire voir ce que Rousseau a emprunté à Montaigne. Il n'y a aucune proportion entre quelques idées que peut lui avoir fournies ou suggérées le philosophe de Périgueux, et ce grand nombre d'observations, de pensées neuves et de développements heureux dont se compose l'ouvrage de l'auteur d'Émile. Nous nous contenterons d'observer, et pour faire voir les progrès des idées, que le philosophe génevois s'est beaucoup plus rapproché que Montaigne des principes de Plutarque.

Rousseau, plus méthodique, a insisté davantage sur le pouvoir de l'habitude, et a adopté, sous les noms d'éducation de la nature, des hommes et des choses, les trois éléments dont Plutarque exige le concours pour porter l'éducation à son plus haut degré de perfection, la nature, la raison et l'usage, dont, si l'on peut s'exprimer ainsi, la combinaison, en diverses proportions, constitue et détermine l'espèce de l'éducation. Sans nous arrêter à démontrer auquel de ces trois principes chacun de nos trois philosophes a accordé le plus d'influence, nous observerons seulement en passant que Rousseau, qui s'est plus rapproché de la nature, a été le

premier, dans ces temps modernes, à se prononcer en faveur de la nourriture maternelle, que Plutarque, deux mille ans avant, exigeait de la tendresse des mères, mais que le philosophe du XVIe siècle n'avait osé proposer à la comtesse de Gurson.

Enfin, si, pressant ce parallèle, on voulait se faire une idée plus précise des systêmes de ces trois philosophes, il semble qu'on ne s'éloignerait pas trop de la vérité, en disant que chacun de leurs auteurs, nécessairement influencé par la nature et l'esprit du gouvernement sous lequel il vivait, et par les opinions de son siècle, a rattaché plus ou moins ses idées sur l'éducation, le premier au principe de la vertu; le second au sentiment de l'honneur; et le troisième aux lois de la raison.

Montaigne, qui n'insiste que faiblement sur les effets de l'habitude dans son chapitre sur l'éducation, semble s'en faire quelquefois une idée exagérée.

Non-seulement en plusieurs endroits de ses Essais il place sous l'influence de l'habitude les idées politiques, la raison et les religions, mais encore la conscience dont presque tous les philosophes ont soumis les phénomènes à un principe moral inné dans l'homme (1).

---

(1) « Il est donc au fond de nos ames un principe inné « de justice et de vertu, sur lesquels, malgré nos propres

« La raison humaine, dit-il, est une teinture « infuse environ de pareil poids à toutes nos « opinions et mœurs de quelque forme qu'elles « soient, infinie en matière, infinie en diversité. » Et plus bas : « Les lois de la conscience que nous « disons naître de la nature, naissent de la cou- « tume; chacun ayant en vénération interne les « opinions et mœurs approuvées et reçues autour « de lui, ne s'en peut déprendre sans remords, « ni s'y appliquer sans applaudissement (1). »

On ne peut sans doute étendre davantage l'empire de l'habitude; et si quelque chose doit étonner après cela, c'est que Montaigne n'ait pas entrevu, autant qu'on s'y serait attendu, de quel secours pouvait être son influence pour l'amélioration de l'état social; nouvelle erreur dont on doit accuser encore son scepticisme. Se soumettant lui-même avec complaisance et par principe à l'usage établi, Montaigne était généralement persuadé que, dans l'incertitude où sont les principes des choses, les nations ainsi que les individus ne pouvaient mieux faire que de s'y abandonner sans réserve et sans réflexion.

On est obligé de l'avouer; les idées qui em-

« maximes, nous jugeons nos actions et celles d'autrui comme « bonnes ou mauvaises; et c'est à ce principe que je donne le « nom de conscience. » (Rousseau, *Émile, liv. IV, pag.* 263, *édition stéréotype de Didot.*)

(1) Tom. 1, pag. 111 et 115.

brassent le sort de l'homme en société se sont étonnamment agrandies depuis le moment où vécut Montaigne. L'expérience a démontré que si la seule vertu pouvait suffire aux petites républiques, la conservation et la prospérité des grandes nations ne pouvaient avoir d'autre fondement que l'instruction et les lumières.

Mais si ces idées ont éprouvé des contradicteurs de nos jours, pourrions-nous avec quelque justice reprocher à Montaigne de ne les avoir pas eues, c'est-à-dire de n'avoir pas encore en cela surpassé son siècle?

Il faut du moins en convenir; si Montaigne n'a pas aperçu les principes sur lesquels repose le bonheur des nations modernes, personne plus que lui n'a mieux senti ceux d'après lesquels ont prospéré les peuples anciens. Effrayé si l'on peut dire de l'avenir, son amour pour le repos, l'esprit même de sa philosophie, reportaient toutes ses affections vers le passé, vers cette vénérable antiquité avec laquelle il semblait vivre depuis sa plus tendre enfance. Qui ne le prendrait en effet quelquefois pour un habitant de l'ancienne Rome? On dirait qu'il s'identifie avec toutes les vertus des grands personnages de cette vieille capitale du monde. Ses idées s'élèvent au niveau de leurs idées, et son langage, qui se teint de la couleur antique du leur, en a souvent le ton et toute l'autorité. Nourri de leur lecture, et particulièrement de celle de Plutarque, il égale souvent leur style.

Si sa marche n'est pas toujours aussi sage, ses mouvements ont aussi presque toujours quelque chose de plus nerveux; et tout en craignant, comme il le dit, de lutter corps à corps avec ces vieux athlètes, souvent il les surpasse, alors même qu'il ne croit pas pouvoir les égaler.

L'antiquité n'a peut-être rien à opposer à son chapitre de *l'Amitié*.

Mais ici se présente un intérêt d'une bien autre nature, et Montaigne va se montrer à nous sous un nouveau jour. Eh! en effet, que sont les vaines formes du style auprès des sublimes mouvements de l'ame? Ici l'écrivain disparaît; c'est l'homme seul qu'on veut juger dans Montaigne; on est curieux de voir si les facultés de son cœur seront d'accord avec celles de son esprit, et après avoir quitté avec une certaine inquiétude l'auteur pour ne juger que Montaigne, ce n'est pas sans éprouver une véritable satisfaction, qu'on trouve que celui qui sut si bien nous peindre les vertus héroïques des anciens temps, n'était pas au-dessous de leurs plus nobles exemples.

Par un bonheur qui n'est pas réservé à tous les philosophes, Montaigne, assez heureux pour rencontrer un autre lui-même, a pu sentir tout ce qu'il nous a dit de l'amitié; et tout ce qu'il nous en a dit s'élève tellement au-dessus de nos conceptions ordinaires, qu'il semble se perdre pour nous dans les régions de l'idéal. Mais ce serait en vain qu'on voudrait donner une idée

de ce chapitre où l'union de Montaigne et de la Boétie est rendue d'une manière si touchante. Et qui ne connaît d'ailleurs cet immortel tableau du sentiment le plus sublime! Semblable à ce groupe antique de Castor et de Pollux, on ne pourrait le décomposer sans nuire à sa perfection; et pour en faire sentir toutes les beautés, il faudrait le montrer tout entier.

Si Montaigne ne peut attester de même par l'exemple qu'il n'était pas incapable des autres vertus dont il a été un si excellent juge, on ne peut cependant lui refuser d'avoir su donner à ses idées sur la morale un certain caractère de réalité, par le choix qu'il avait fait de son héros.

Rien n'est peut-être plus digne de notre admiration, après les vertus de celui qui fut déclaré le plus sage de la Grèce, que cette espèce de culte que lui rendirent ses disciples, et cette vénération profonde dont les philosophes de tous les âges ont entouré sa mémoire. Il n'est pas un seul traité de Plutarque où ce philosophe ne parle de Socrate : son admiration, nous dirions son amour, se montre à chaque page de ses écrits pour le plus vertueux des mortels; il est pour lui le type de la sagesse humaine; il n'est aucun de ses mots, aucune de ses pensées qui ne devienne pour le philosophe de Chéronée une règle d'après laquelle il juge les actions de tous les autres hommes.

Montaigne semble avoir hérité de toute l'admiration de Plutarque pour Socrate.

« Socrate, dit-il, a été un exemplaire parfait « en toutes grandes qualités (1). Vraiment il est « bien plus aisé de parler comme Aristote et de « vivre comme César, qu'il n'est aisé de parler et « de vivre comme Socrate. Là, loge l'extrême de- « gré de perfection et de difficulté; l'art n'y peut « joindre (2). »

Montaigne semble avoir fait une étude particulière de la vie de Socrate; il est peut-être le premier des philosophes modernes qui ait su faire ressortir avec autant d'éclat toute la perfection de sa morale; et ce jugement à-la-fois si profond et si exquis de ses mœurs et de ses actions, pourrait seul nous convaincre d'une élévation d'ame que Montaigne se déguisait quelquefois à lui-même. Tout le monde peut admirer le courage héroïque qui fait mépriser au fils de Sophronisque la calomnie, la tyrannie, les fers, et la mort même; mais ce n'est que celui qui embrasse toute l'idée de la vertu, qui peut apprécier tout ce que la simplicité des derniers moments de cet homme divin a de sublime. C'est ainsi, si l'on peut toutefois comparer des choses aussi différentes, que dans ce tableau, chef-d'œuvre de Raphaël, le vulgaire ne voit que la victoire de l'archange saint Michel sur l'ennemi

(1) Tom. 4, pag. 222.
(2) Tom. 4, pag. 219.

de Dieu, tandis que celui-là seul qui est initié dans les mystères du beau, sait découvrir encore sur son céleste front cette sérénité divine qui suffirait pour faire reconnaître en lui un être surnaturel.

Sincère admirateur de la morale de Socrate, Montaigne s'avoue cependant incapable d'en suivre les principes. « Il n'a jamais, dit-il, comme « lui, troublé par art son inclination (1). » Et c'est sur-tout dans cette occasion qu'on peut dire, en se servant de l'expression de l'auteur des Considérations sur les mœurs, qu'il était loin d'avoir le caractère de son esprit.

Pour concilier des idées et des habitudes si opposées, et qui dans le même être offrent des contrastes si frappants, il faudrait se former une idée exacte de la complexion de Montaigne; car, s'il existe en nous une force morale capable de s'élever par-fois au-dessus des sens, nos habitudes participent toujours plus ou moins de la nature de notre tempérament.

Mais cela même est-il donc si difficile? Montaigne ne nous a-t-il pas associé de la manière la plus intime à tous ses sentiments, à ses moindres sensations? Ne nous a-t-il pas tout dit sur lui-même, et n'a-t-il pas pris toutes les précautions pour nous empêcher de nous tromper sur son compte?

---

(1) Tom. 4, pag. 119.

« J'ai fait sentir ici mes inclinations et affec-
« tions, nous dit-il, on trouvera que j'ai tout dit
« ou tout désigné; ce que je n'ai pu exprimer, je
« l'ai montré au doigt. Je ne laisse rien à desirer
« et deviner de moi. Si on doit s'en entretenir, je
« veux que ce soit véritablement et justement. Je
« reviendrais volontiers de l'autre monde pour
« démentir celui qui me formerait autre que je
« n'étais, fût-ce pour m'honorer (1). »

Non, Montaigne, puisque tu ne peux nous apparaître qu'irrité, je n'attacherai point à mes pas ton ombre menaçante; c'est dans tes seuls écrits que je chercherai à te connaître.

« Ma complexion, nous dit-il, est entre le jo-
« vial et le mélancolique, moyennement sanguine
« et bilieuse. » Or Montaigne nous dévoile dans cette définition le secret de tout son être : d'une part, une sensibilité qui, tantôt concentrée toute entière en lui-même, s'exalte jusqu'à la susceptibilité, et qui, tantôt réfléchie sur les grands exemples de vertu, se manifeste, à l'aide de l'imagination la plus vive, par ce goût du beau qui sait apprécier, dans toutes leurs nuances, et les plus énergiques et les plus doux mouvements de l'ame; et d'autre part, une disposition à jouir de tous les plaisirs d'une vie oisive et sensuelle, qui le rend incapable des efforts dont cette

(1) Tom. 4, pag. 119.

même imagination lui avait fait concevoir toute la grandeur.

« Je ne suis pas philosophe, s'écrie-t-il souvent, « je ne me sens pas assez fort pour soutenir et « le coup et l'impétuosité d'une passion véhé- « mente; si j'en étais un coup vaincu et attéré, « je ne m'en releverais jamais bien entier; qui « aurait fait perdre pied à mon ame ne la re- « mettrait jamais droite en sa place : elle se re- « tâte et recherche trop vivement et profondé- « ment (1). »

Et dans cet autre passage : « Les débats con- « testés et opiniâtrés qui donneraient enfin avan- « tage à mon adversaire, l'issue qui rendrait hon- « teuse ma chaude poursuite, me rongerait à « l'aventure bien cruellement; si je mordais à « même comme font les autres, mon ame n'au- « rait jamais la force de porter les alarmes et « émotions qui suivent ceux qui embrassent tant; « elle serait incontinent disloquée par cette agi- « tation intestine (2). »

Ces paroles, si peu dignes du panégyriste de Socrate, appartiennent évidemment au tempérament que nous venons d'esquisser, à une sensibilité profonde et à une imagination mélancolique qui se tourmente et revient sans cesse sur le sujet de ses affections, et dont l'invasion, si

(1) Tom. 4, pag. 4.
(2) Tom. 4, pag. 147.

l'on peut s'exprimer ainsi, est d'autant plus prompte qu'elle ne trouve aucune résistance dans une complexion amollie par l'oisiveté et l'indolence.

Montaigne, qui a bien vu d'après lui que l'homme ne pouvait être malheureux que par le déréglement de son imagination, n'a jamais cherché autre chose qu'à la tempérer ou plutôt qu'à s'y soustraire. Mais il faut le dire, si ce moyen existe, Montaigne ne l'a pas aperçu : uniquement abandonné à une vie contemplative, loin des occupations, des affaires et des travaux qui remplissent la vie des autres hommes, et qui peuvent seuls s'opposer aux écarts de l'imagination, en réunissant les forces de l'attention sur un objet déterminé, il n'a cru pouvoir les réprimer qu'en les anéantissant par l'abrutissement ou par l'indolence. Et de-là ces maximes désolantes : « Qui « acquiert science, s'acquiert du travail et tour« ment (1); qui ne peut atteindre à cette noble « impassibilité stoïque, qu'il se sauve au giron de « cette mienne stupidité populaire (2). Voulez« vous un homme sain, le voulez-vous réglé en « ferme et sûre posture : affublez-le de ténèbres, « d'oisiveté et de pesanteur. Il nous faut abestir « pour nous assagir, et nous éblouir pour nous

(1) Tom. 2, pag. 220, 1.
(2) Tom. 4, pag. 170.

« guider (1). — Ceux qui veulent se mettre hors « d'eux et échapper à l'homme, au lieu de se « transformer en anges, ils se transforment en « bêtes (2). »

Encore une fois, les erreurs de Montaigne tiennent presque toutes à son scepticisme, qu'il a étendu jusque sur le but de l'homme en société. Oubliant ce qu'il avait dit lui-même une fois, que l'homme est né pour agir, et que les premiers philosophes de l'antiquité voulaient que le sage s'occupât, il semble n'avoir jamais assez reconnu la nécessité de détourner nos passions vers un but utile. Trop préoccupé des troubles de son temps pour deviner un autre avenir, sa philosophie qui nous enlève tout espoir d'amélioration en combattant par le doute la présomption des forts, a cet inconvénient de jeter les faibles dans le découragement et l'apathie.

S'il permet à son sage de se livrer aux soins des affaires, il veut que ce ne soit qu'avec la plus grande modération, et, comme il le dit, *sans les épouser*. Du reste, il se moque des préceptes trop accrédités chez le vulgaire et qui nous poussent hors de nous-mêmes, pour nous attacher à la chose publique; et il va jusqu'à douter de la bonne foi des philosophes qui, suivant lui, par

(1) Tom. 2, pag. 214.
(2) Tom. 4, pag. 307.

amour pour leur république, n'ont pas craint de nous tromper en nous prescrivant d'aimer plusieurs choses avant nous. Mais pour lui, il se plaît à imaginer qu'au temple de Pallas il existait deux espèces de mystères : les uns pour le peuple, et les autres pour les sages qui enseignaient à ces derniers le véritable degré d'amour que chacun se doit à soi-même; non cet amour faux qui nous fait embrasser la gloire, la science et la richesse d'une ardeur immodérée, et comme si elles faisaient partie de nous-mêmes; ni cet amour trop étroit qui, n'ayant que soi pour objet, détruit insensiblement en nous toute passion noble, semblable au lierre qui ruine en le pressant l'édifice auquel il s'attache; mais cette amitié salutaire et réglée qui sait nous dicter ce que nous devons aux autres pour en obtenir ce qui convient à notre propre bonheur (1).

Ne craignons point d'en faire l'observation : cette philosophie a beau prendre les traits de la modération et de la sagesse, elle ne peut nous en imposer. Ennemie de tout effort et de tout sacrifice, ainsi qu'elle eût corrompu toutes les idées de vertu qui conservèrent si long-temps les républiques anciennes, de même elle ne pourrait qu'étouffer aujourd'hui ces sentiments généreux de l'honneur, sur lesquels repose la force des états

---

(1) Tome 4, page 151.

modernes; qu'arrêter cette propension des esprits vers toutes les connaissances qui portent un caractère d'utilité publique; et que s'opposer aux progrès de cette autre philosophie plus positive et sur-tout plus active, et de cette morale plus expansive, qui, dans ces derniers temps, s'unissent l'une à l'autre pour le bonheur de l'humanité, et ne semblent avoir pris pour unique objet de leurs combinaisons que l'amélioration de l'état social.

Disons donc que si Montaigne se piquait de quelque chose, c'était d'être homme du monde : il met presque par-tout le savoir vivre au-dessus du savoir, pour lequel il avait cependant une secrète prédilection. On dirait que, jaloux qu'il était de son indépendance, il se sert de son érudition contre la noblesse de son temps, et de sa noblesse contre les érudits du siècle, qu'il combat plus d'une fois avec l'arme du ridicule, que semble aiguiser encore la vivacité de ses expressions. « Quant aux philosophes retirés de « toutes occupations publiques, dit-il, leurs opi- « nions et façons les rendent ridicules. Les vou- « lez-vous faire juger d'un procès, des actions « d'un homme : ils en sont bien prêts; ils cher- « chent encore s'il y a vie, s'il y a mouvement, « si l'homme est autre chose qu'un bœuf (1). »

(1) Tom. 1, pag. 52.

Bien différent de ces savants dont toutes les idées, et bien plus encore toutes les manières, sont en opposition avec les opinions et les usages reçus dans le monde, Montaigne, sans en être esclave, s'y conformait avec cette élégance de mœurs qu'un certain abandon ne fait que rendre plus aimable. « C'est au demeurant, dit-il, une « très-utile science que la science de l'entregent; « elle est, comme la grace et la beauté, conci- « liatrice des premiers abords de la société (1). »

Si Montaigne croyait devoir montrer tant de flexibilité dans le commerce des hommes, il n'était pas moins empressé de se concilier la bienveillance d'un sexe qui eut ses premières affections.

« Je m'ennuie, dit-il dans son chapitre sur les « vers de Virgile, que mes Essais servent les dames « de meuble commun seulement et de meuble de « salle; je veux que ce chapitre me fasse du ca- « binet (2). » — « J'aime leur commerce un peu « privé; Le public est sans faveur et saveur. » Montaigne pouvait d'autant plus se flatter de captiver les suffrages des femmes, qu'il les avait toujours beaucoup aimées. Ici notre philosophe, qu'il faut encore prendre dans sa forme principale, ne néglige rien pour paraître sous le jour le plus séduisant : un amour à-la-fois vif et tendre,

---

(1) Tom. 4, pag. 132.

(2) Tom. 3, pag. 315.

une gaîté franche et une soumission tout-à-fait chevaleresque, sont les qualités aimables avec lesquelles il se présente à un sexe jaloux de son empire.

C'est avec une grace charmante qu'il cherche à le mettre en garde contre l'indiscrétion des hommes de son temps. « Dans ma jeunesse, le « plaisir d'en parler, dit-il, n'était permis qu'à « ceux qui avaient quelque ami fidèle et unique : « à-présent, les entretiens ordinaires des assem« blées et des tables, ce sont les vanteries des fa« veurs reçues et libéralité secrète des dames. « Vraiment c'est trop d'indiscrétion et de bassesse « de cœur, de laisser ainsi fièrement persécuter, « paîtrir et fourrager ces graces tendres à des per« sonnes ingrates, indiscrètes et si volages (1). »

Ne cherchant qu'à entourer de son estime l'objet de son amour, il est loin de se plaindre que les combats de la pudeur viennent apporter quelque délai à son honheur. Autant il trouve de lâcheté à s'opiniâtrer contre l'aversion et le mépris, autant une défense, qui n'est pas dénuée entièrement de bienveillance, lui paraît digne d'exciter la poursuite d'une ame noble et généreuse. Mais cette témérité que nos jeunes gens, dit-il, voudraient faire prendre pour l'emportement d'un amour passionné, vient bien plutôt, si l'on y prend garde, d'un manque d'estime pour l'objet

(1) Tom. 3, pag. 338.

de leur ardeur. « Pour moi, dit-il, je craignais « superstitieusement d'offenser, et respecte vo« lontiers ce que j'aime, outre qu'en cette liaison « qui en ôte la révérence en efface le lustre, « j'aime qu'on y fasse un peu l'enfant, le craintif « et le serviteur (1). »

Enfin Montaigne nous fait voir que la philosophie est bonne jusqu'en amour. En effet, l'inconstance même trouve encore grace devant lui, et il nous dit qu'il n'a jamais pu accabler de son mépris ni de sa haine celle qui une fois avait été l'objet de son culte.

En faveur de tant d'amabilité, quelle serait la femme qui ne pardonnerait pas à Montaigne d'avoir révélé quelques secrets de son sexe; qui ne jugerait pas avec un peu d'indulgence quelques saillies, quelques mots, peut-être un peu trop libres, échappés à sa vive imagination réveillée un instant par les souvenirs de sa jeunesse? Et quels sont les torts que ne pourraient expier à ses yeux un dévouement si tendre et cette loyauté, si franche et si philosophique, avec laquelle il veut que les hommes partagent avec les compagnes de leur sort une puissance qui n'est due, dit-il, qu'à la force, et dans l'établissement de laquelle il a été plus aisé d'accuser que d'excuser (2).

---

(1) Tom. 3, pag. 342.
(2) Tom. 3, pag. 388.

Montaigne exerce plus d'un genre de séduction : la lecture de ses Essais n'intéresse pas seulement les femmes; elle plaît encore à la jeunesse qui, plus confiante en ses forces, porte moins ses regards dans l'avenir. Quelque chose d'aventureux qu'on trouve dans la tournure de ses idées ne peut manquer de séduire un âge qui, se rapprochant plus de la nature, donne moins aux calculs d'une prévoyance dont on consent d'autant moins à supporter les soins trop pénibles, qu'elle n'est pas toujours infaillible.

« Rien de noble, dit-il, ne se fait sans hasard; « la prudence, si tendre et circonspecte, est mor« telle ennemie de hautes exécutions. » Et appuyant d'un trait de l'histoire cette opinion : « Scipion sut, ajoute-t-il, pour pratiquer la vo« lonté de Syphax, quittant son armée et aban« donnant l'Espagne douteuse encore sous sa nou« velle conquête, passer en Afrique dans deux « simples vaisseaux pour se commettre, en terre « ennemie, à la puissance d'un roi barbare, à une « foi inconnue, sans obligation, sans ôtage, sous « la seule sûreté de la grandeur de son propre « courage, de son bonheur et de la promesse de « ses hautes espérances (1). »

Qui ne maîtriserait pas en effet toutes les puissances de l'imagination par une éloquence si en-

(1) Tom. 1, pag. 134.

traînante? Quelle force, quelle rapidité dans les idées et dans l'expression! Mais échappons, s'il se peut, aux prestiges d'un talent si brillant, et disons-le : si, en agrandissant ainsi l'empire de la fortune, Montaigne a donné à ses pensées un certain air de grandeur, et si son caractère reçoit de ce vague, qui naît d'un avenir impénétrable, une certaine forme dramatique qui plaît à ceux qui cherchent plutôt en lui les beautés de l'imagination et l'originalité des idées que la solidité da la raison, il est cependant nécessaire de rétablir la véritable pensée de Montaigne, et de ne pas laisser prendre trop de consistance à une opinion qui ne présente que trop d'attraits à l'insouciance naturelle de notre esprit.

Il est aisé en effet de faire voir que Montaigne ne donnait autant au hasard que parce qu'il accordait peu à la prudence et à la raison humaine; et que par cette opinion même, qu'à la vérité il outre peut-être sans mesure, il se faisait une juste idée du hasard. Bien opposé à ceux qui voudraient en faire la première et seule cause de cet univers, Montaigne était loin de ne voir dans l'enchaînement des événements que cette succession aveugle de circonstances qui, aux yeux du vulgaire, fait la bonne ou mauvaise fortune : le fond de sa pensée était qu'une intelligence suprême dirigeait la chaîne des événements dont seulement les faibles yeux de l'homme ne pouvaient apercevoir toutes les causes.

Si Montaigne a commis une erreur, ce n'est donc pas dans le principe qu'il pose, mais seulement dans une trop grande extension de ses conséquences; mais seulement dans cette idée qui lui faisait peut-être resserrer dans de trop étroites limites cette force de prévision que l'expérience et le génie donnent aux hommes supérieurs.

Ne croyons donc point que ce soit la seule fortune qui rende si grands tant de citoyens illustres. En vain l'envie voudrait quelquefois ramener ces ames d'élite dans les sentiers ordinaires de la vie commune, en attribuant au bonheur, à cette puissance inconnue qu'elle ne peut définir, des succès dont ils ne sont redevables qu'à eux-mêmes. Mais disons plutôt que, pour l'honneur de l'humanité, il apparaît de loin en loin dans le cours des siècles des hommes qui, par une constance à laquelle rien ne résiste, et par une sagesse à laquelle l'avenir ne peut se dérober, savent vaincre tous les obstacles, prévoir tous les événements, et fixer la destinée des peuples étonnés de leur gloire immortelle.

Montaigne semble n'avoir eu qu'un but, celui de prouver la faiblesse et les misères de l'homme: l'homme est sans doute une créature bien misérable! Mais si nous pouvions oublier un moment que Montaigne a eu principalement en vue d'humilier l'orgueil des sophistes de son temps, et de combattre indirectement l'esprit d'intolérance qui régnait alors, et qui lui faisait dire ces mots

si remarquables « que c'était mettre ses conjec« tures à un bien haut prix que d'en faire rôtir « un homme, » on pourrait s'étonner que Montaigne se fût plu à rabaisser autant l'homme, lui qui avait fait sa principale étude des anciens, et particulièrement de Socrate et de Plutarque, les deux philosophes de l'antiquité qui en aient le plus relevé la dignité. En effet, comment se fait-il qu'autant les moralistes anciens ont ennobli le caractère de l'homme, autant les moralistes modernes l'aient flétri? C'est sans doute que, dans ces premiers temps, les philosophes moins retirés du monde, prenant plus de part aux affaires publiques, et se conduisant davantage d'après un état fixe de choses, se faisaient une plus haute idée de nos devoirs; et que les sages modernes, confinés dans la retraite et se livrant davantage à leur imagination, n'ont pu, en embrassant l'homme en général, que se convaincre de sa faiblesse. Les philosophes anciens ont plus examiné l'homme dans ses rapports sociaux, et les philosophes modernes dans ses rapports avec la divinité : les premiers ont eu plus en vue le citoyen, les derniers ont plus étudié l'homme en lui-même.

Cette différence dans la manière d'envisager l'homme, n'est pas seulement sensible entre les philosophes anciens et modernes; elle existe encore, et par les mêmes raisons, entre les écrivains contemporains de quelques nations modernes.

« Les Anglais, dit un auteur de nos jours (1), « ont l'esprit public, et nous l'honneur national : « nos belles qualités sont plutôt des dons de la « faveur divine que des fruits d'une éducation « publique : comme les demi-dieux, nous tenons « moins de la terre que du ciel. »

Ce tableau de deux peuples contemporains nous donne une idée assez exacte de l'esprit de leurs philosophes et de leurs moralistes. Nous pouvons facilement y rapporter, d'un côté le génie des Bacon, des Locke et des Shaftesbury, et de l'autre celui des Descartes, des Arnaud et des Pascal. Autant la philosophie et la morale, toutes positives, toutes en action des auteurs anglais ont relevé l'homme, autant celles toutes contemplatives des solitaires de Port-Royal l'ont rabaissé. Et l'on ne peut nier l'influence que Montaigne a exercée sur le génie d'un de leurs plus grands écrivains.

En effet, Pascal, à l'exemple de Montaigne, a moins examiné l'homme dans ses rapports avec ses semblables qu'en lui-même, et personne, plus que ces deux philosophes, n'est descendu plus avant dans les profondeurs du cœur humain; personne n'a dévoilé avec autant de vérité et d'éloquence ses faiblesses et toutes ses misères; et si, dans ce triste sujet, Pascal montre un génie plus

(1) M. de Châteaubriant.

profond, il est difficile néanmoins de ne pas reconnaître les traits dont il est redevable à Montaigne.

Si Pascal a dit : « Les manières tendues et pé« nibles remplissent l'esprit d'une sotte présomp« tion par une élévation étrangère et une enflure « vaine et ridicule, au lieu d'une nourriture so« lide et vigoureuse. L'une des raisons principales « qui éloignent le plus ceux qui entrent dans ces « connaissances du véritable chemin qu'ils doi« vent suivre, est l'imagination qu'on prend d'a« bord que les bonnes choses sont inaccessibles, « en leur donnant le nom de *grandes*, *hautes*, « *élevées*, *sublimes*. Cela perd tout. Je voudrais les « nommer *basses*, *communes*, *familières*. Ces noms« là leur conviennent bien mieux; je hais les mots « d'enflure (1); » si, dis-je, Pascal s'est exprimé ainsi, Montaigne avait dit avant lui : « De toutes « les opinions que l'ancienneté a eues de l'homme « en gros, celles que j'embrasse plus volontiers et « auxquelles je m'attache le plus, ce sont celles « qui nous *méprisent*, *avilissent* et *anéantissent* le « plus. La philosophie ne me semble jamais avoir « si beau jeu que quand elle combat notre pré« somption et vanité, quand elle reconnaît de « bonne foi son irrésolution, sa faiblesse et son « ignorance. Il me semble que la mère nourrice

(1) Pensées de Pascal, tom. 1, pag. 96, éd. de Renouard.

« des plus fausses opinions, et publiques, et par-
« ticulières, c'est la trop bonne opinion que
« l'homme a de soi. Ces gens qui se perchent à
« chevauchons sur l'épicycle de Mercure, qui
« voient si avant dans le ciel, ils m'arrachent
« les dents (1). »

Mais, si ces deux écrivains se sont plu avec une égale ardeur à nous montrer tout le malheur de l'homme, ils devaient se diviser sur les moyens capables de l'en délivrer. Se ressemblant seulement en cela, qu'ils ont reconnu également l'insuffisance de la raison humaine qu'ils ont continuellement dénigrée, et qu'ils rejettent également l'un et l'autre les principes trop absolus de la philosophie du portique, qui suppose l'homme capable d'une trop haute perfection, ils ont ensuite donné chacun à leur morale une direction diamétralement opposée. Pascal qui, remontant aux causes, n'a vu, dans les vices de l'homme, que sa déchéance de l'état d'innocence et de grandeur auquel il était d'abord destiné; Pascal, plus conséquent, et sur-tout plus systématique, n'a cru pouvoir le ramener à sa nature primitive, que par l'humilité et la conviction de son néant. Tandis que Montaigne, se bornant au seul fait de sa faiblesse, n'a cherché qu'à lui en faire oublier, s'il était possible, le pénible sentiment dans le sein de l'insouciance et d'une vie tranquille.

(1) Tom. 3, pag. 32 et 33.

Si l'expérience ne tend, chez tous les hommes qui ont beaucoup vécu, qu'à tempérer ces idées absolues de perfection qui firent d'abord l'objet de leur culte, et pour lesquelles ils se fussent immolés dans leur jeunesse, combien, à plus forte raison, ce penchant à mettre en doute tous les principes ne dut-il pas faire de progrès, avec le temps, chez Montaigne; et éteindre les mouvements de cet enthousiasme qui brilla par-fois en lui, et sans lequel pourtant tout ce qu'il y a de bien ou de mal dans le monde se décolore, et semble, en se rapprochant, se confondre, en quelque sorte dans la même teinte, aux yeux de l'indifférence.

Le dernier chapitre de Montaigne, celui qui semble réunir dans un cadre plus étroit toute la règle de sa vie, n'accuse que trop en effet cette dégénération de la pensée qui le plus souvent ne nous fait paraître plus sages qu'en nous enlevant ce reste d'énergie qui pourrait seul nous rendre plus vertueux.

C'est dans ce chapitre sur l'expérience, écrit plus de quinze ans après les premiers livres de ses Essais, quelque temps après ses voyages en Allemagne et en Italie, et peu de temps avant sa mort, que Montaigne semble s'efforcer à retenir la vie qui lui paraît prête à lui échapper. A mesure qu'il s'aperçoit que sa possession devient plus courte, il cherche à la rendre plus profonde et plus pleine; il veut, dit-il, en arrêter la promp-

titude par la vigueur de l'usage (1); il se laisse aller tout lourdement aux plaisirs présents de la loi humaine, « intellectuellement sensibles et sen-« siblement intellectuels; » se révoltant contre cette philosophie qui ne reconnaissait d'autre jouissance que celle de l'esprit, sans rien accorder à celles du corps. « A quoi faire, dit-il, démem-« brons-nous en divorce un bâtiment tissu d'une « si jointe et fraternelle correspondance? Au re-« bours, renouons-le par mutuels offices; que « l'esprit éveille et vivifie la pesanteur du corps; « que le corps arrête la légèreté de l'esprit et la « fixe. Il n'y a pièce indigne de notre soin en ce « présent que Dieu nous en a fait (2).

« Je hais, dit-il, qu'on nous ordonne d'avoir « l'esprit aux nues, pendant que nous avons le « corps à table. Je ne veux pas que l'esprit s'y « cloue, ni qu'il s'y vautre, mais je veux qu'il s'y « applique; qu'il s'y seye, non qu'il s'y couche. « Aristippe ne défendait que le corps, comme si « nous n'avions pas d'ame; Zénon n'embrassait « que l'ame, comme si nous n'avions pas de corps; « tous deux vicieusement. Pythagore, disent-ils, « a suivi une philosophie toute en contemplation, « Socrate, toute en mœurs et en action; Platon « en a trouvé le tempérament entre les deux;

(1) Tom. 4, pag. 302.
(2) Tom. 4, pag. 305.

« mais ils le disent pour en conter, et le vrai « tempérament se trouve en Socrate (1). »

C'est cependant après avoir rendu encore ce dernier hommage à Socrate, que Montaigne s'écrie un instant après : « Nous sommes de grands « fols! Il a passé sa vie en oisiveté, disons-nous : « je n'ai rien fait d'aujourd'hui. Quoi! avez-vous « pas vécu? C'est non-seulement la fondamentale, « mais la plus illustre de vos occupations. Notre « grand et glorieux chef-d'œuvre, c'est vivre à « propos : toutes autres choses, régner, thésauri-« ser, bâtir, n'en sont qu'appendicules et admini-« cules pour le plus (2). »

Passer le plus doucement le court espace de la vie est donc la seule tâche que se propose Montaigne : s'abandonnner le plus simplement à la nature, c'est, selon lui, vivre le plus sagement; trouvant, comme il le dit, « que c'est « un doux et mol chevet et sain que l'igno-« rance et l'incuriosité à reposer une tête bien « faite. »

Mais n'insistons pas davantage sur des erreurs qui furent les conséquences nécessaires d'un systême auquel Montaigne ne s'abandonna que pour combattre la philosophie trop orgueilleuse de son temps; ne condamnons pas avec trop de sévérité

---

(1) Tom. 4, pag. 295.
(2) Tom. 4, pag. 296.

des erreurs qui en détruisirent de plus grandes et de plus funestes au genre humain; et reconnaissons, pour être justes, que si dans les dernières années de sa vie toute contemplative, Montaigne se sépara trop du reste des hommes, et sembla n'avoir écrit que pour le plus petit nombre, comme il l'observe lui-même (1), on ne peut dire néanmoins qu'il ait méconnu les devoirs de l'homme en société; et que, lors même que sa constante admiration pour la morale de celui qui fut déclaré par l'oracle le plus sage des mortels n'attesterait pas son respect pour ces mêmes devoirs, il ne faudrait, pour s'en convaincre, qu'examiner combien celui qui affecta si obstinément l'esprit de doute fournit cependant d'idées positives sur la morale à l'auteur du livre de la sagesse, et combien le Théologal de Condom fut redevable de pensées aussi sages qu'élevées à l'auteur des Essais.

Eh! qui n'a pas puisé dans son livre inimitable, dans cette source inépuisable d'idées fortes et ingénieuses, d'expressions vives et spirituelles qui nous font voir, comme par un éclair, les profondeurs les plus secrètes du cœur humain? On a souvent regretté la langue de Montaigne; sans doute sous sa plume elle a offert des modèles de style dans tous les genres, depuis le plus naïf jus-

(1) Tome 4, pag. 118.

qu'au plus sublime : mais, ainsi que le remarque Voltaire, c'est encore plutôt l'imagination de Montaigne qu'il faut regretter; cette imagination si riche, et j'ajouterais, ce génie si hardi, qui savent toujours bien se créer une langue quand ils n'en trouvent point de toute faite; et dont la force productive, considérée dans Montaigne, peut servir encore à résoudre le problême si souvent proposé, de notre temps, sur l'influence des signes sur la pensée, en montrant les justes limites de cette influence, ou plutôt en nous faisant voir qu'il existe dans l'esprit de l'homme une puissance créatrice antérieure, dont les langues les plus parfaites ne sont qu'une émanation.

Mais qui ne voit qu'on pourrait prolonger indéfiniment ces observations sur un auteur qui a écrit sur tant de matières; qui a embrassé pour ainsi dire tous les sujets, et qui, ainsi qu'il l'observe lui-même si plaisamment, « avait pris une « route par laquelle, sans cesse et sans travail, « il aurait pu aller autant qu'il y aurait eu d'encre « et de papier au monde. » (1) L'étendue même du sujet nous avertit de nous prescrire un terme, en nous bornant à ce qui était nécessaire pour nous en faire une juste idée.

En effet n'avons-nous pas examiné l'auteur dont nous nous sommes proposé de faire l'éloge, sous tous les points de vue? Et, ainsi que lui-

(1) Tom. 4, pag. 65.

même le réclamait de l'impartialité de la postérité, n'avons-nous pas, sans enthousiasme comme sans prévention, signalé les vérités qui sont dues à son génie, et relevé les erreurs qui doivent être principalement attribuées aux circonstances au milieu desquelles il vécut?

Que nous reste-t-il donc actuellement à faire, si ce n'est de résumer ici en peu de mots les services qu'a rendus aux hommes celui qui sut choisir la seule arme avec laquelle il pouvait combattre les préjugés qui les égarent. Montaigne connaissait trop le cœur humain, pour espérer de le soumettre par la contradiction; il savait qu'il n'eût qu'irrité les passions, en opposant le dogmatisme au dogmatisme : il vit que pour faire tomber l'erreur et arracher les esprits à des idées trop absolues, il ne s'agissait que d'y semer l'incertitude, et il se servit du doute. En effet, en matière de religion, c'est par l'hésitation salutaire du scepticisme que Montaigne arrête suspendu sur ses victimes le poignard prêt à frapper du fanatisme, et d'un autre côté, retient l'insulte expirante sur les lèvres impies de l'incrédulité; en morale, c'est après avoir mis en doute les principes orgueilleux d'une chimérique perfection, que par des idées moyennes, il en ramène la pratique dans le sentier battu de la coutume; en politique, c'est encore par cet esprit de doute, si propre à l'examen, que réduisant à leur véritable valeur les vaines théories, et se laissant gui-

der par l'observation, il oppose aux actes arbitraires du despotisme et aux maximes séditieuses du gouvernement populaire, et comme plus convenables à la faiblesse de notre nature, les combinaisons mixtes de la monarchie tempérée; enfin dans les sciences métaphysiques, c'est après avoir attaqué, un des premiers, la doctrine des idées innées qui commençait de son temps à se mêler à la philosophie du lycée, qu'il veut assujétir l'esprit orgueilleux de système au joug de l'expérience.

C'est donc ainsi que Montaigne *sut ramener sur le territoire de la philosophie le bon sens qui en avait été si long-temps exilé* (1). Ces services sont immenses! et si l'on y prend garde, ils furent les seuls que Montaigne pût rendre aux connaissances humaines à l'époque où il parut. Dans ce moment où toutes les passions se trouvaient en jeu, il s'agissait moins d'édifier que de renverser et de préparer le sol sur lequel on devait un jour reconstruire; or le scepticisme de Montaigne était seul capable de ce grand œuvre.

Montaigne a donc fait tout ce que les circonstances dans lesquelles se trouvait l'esprit humain de son temps demandaient de son génie; et peut-être eût-il échappé à une partie de sa gloire, si, moins sage ou moins heureux, il eût

(1) Degerando, Histoire comparée des Systêmes de Philosophie, tom. 1, pag. 277, 1re édition.

voulu, en substituant ses propres idées à celles qu'il avait combattues, prévenir le reproche que nous lui adressons, avec peut-être trop de sévérité aujourd'hui, d'avoir jeté notre esprit dans une indécision qui en effet ne pourrait plus long-temps subsister qu'aux dépens de notre bonheur.

Il est certain que, semblable à un régime trop sévère qui, après avoir servi à expulser les humeurs d'un corps malade, n'accorderait pas assez aux besoins que rapellerait en lui une nouvelle vigueur, le scepticisme, prolongé au-delà du moment où il peut être utile, ne deviendrait bientôt plus qu'un instrument de mort; il est certain que voulant détruire dans le cœur de l'homme toutes les passions, le scepticisme, en détruisant la cause du mal, éteindrait aussi le principe du bien qui est également en lui : en voulant réprimer tout sentiment d'enthousiasme, il abandonnerait l'homme à l'incertitude, à l'indolence et à la nullité. Ne dissimulons donc pas que si les sages du portique ont trop présumé de la force de l'homme, en voulant le rendre l'égal de leurs dieux, d'un autre côté, les sceptiques, et Montaigne en particulier, se firent une trop faible idée de ses facultés morales en le plaçant aussi près de la brute; et hâtons-nous de remarquer, pour l'honneur de la société humaine, que ces derniers sur-tout ne tombèrent dans cet extrême que parce qu'ils voulurent n'envisager l'homme qu'isolément, et jamais assez dans ses rapports avec ses semblables.

Ne craignons point de le répéter encore une fois, c'est seulement en effet dans cette position, que l'homme est susceptible de toute sa valeur. C'est seulement au milieu de tous les intérêts de la société perfectionnée, qu'ont brillé, en si grand nombre, tant de beaux caractères modernes que n'a point devinés Montaigne, parce qu'ils semblent appartenir à un ordre de choses dont il ne s'est point fait d'idée. C'est au milieu de cette multitude de rapports sociaux, qu'ont fait naître de plus justes principes sur la véritable prospérité publique que nous retrouvons ces hommes utiles qui recueilleront à jamais les bénédictions des générations futures. Mais si Montaigne n'a pu atteindre à tous les genres de gloire, en se défiant trop des moyens de bonheur réservés aux hommes réunis en société, disons du moins qu'il a acquis des droits incontestables à notre admiration et à notre reconnaissance, en nous mettant en garde contre cet esprit d'orgueil et de présomption qui fut si funeste au genre humain; et que si ses ouvrages n'ont point formé les l'Hôpital, les Mathieu Molé, les Fénélon, les Francklin, et les Malesherbe, ils préparèrent et ouvrirent la carrière dans laquelle s'élancèrent avec tant d'éclat les génies sublimes des Bácon, des Locke, et des Pascal.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

dulens _ Eloge de Montaign



